

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LOBÉISSANCE DES JÉSUITES.

Suite et fin.

Enfin, pour omettre tous les autres, saint Basile, le législateur des moines d'Orient et l'une des plus mâles figures des anciennes églises, comme l'une des plus belles gloires de l'épiscopat et de la science sacrée, saint Basile, au chapitre 22 de ses Constitutions monastiques, veut que le religieux obéissant soit comme l'outil dans la main de l'ouvrier, ou bien encore comme la coignée dans la main d'un bûcheron. Le bâton du vieillard, si singulièrement reproché à saint Ignace, est moins rebloutable, on l'avouera.

Mais quoi! dira-t-on toujours, obéir en aveugle, soumettre sa volonté, son jugement, est-ce là penser, vivre en homme? Oui; et c'est même avoir fait de glorieuses conquêtes dans la carrière de la dignité humaine, et dût l'horreur s'en accroître encore, j'exposerai cette affreuse doctrine.

« Malheur, dit l'Écriture, à celui qui marche dans sa voie, et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! » C'est Fénelon qui parle ainsi; je dirai après lui:

O mon Dieu! que je voudrais être mort à moi-même, être anéanti comme l'entendaient saint Ignace et saint François; mon ambition tout entière serait remplie en ce monde. Il est des âmes pieuses et recueillies qui accepteront et comprendront ce langage: et pour le faire entendre à tous, les beaux et puissants génies qui ont fécondé l'Église et versé en abondance les fruits de vie au sein des nations, viendront à mon aide et diront mieux que moi comment il faut mourir à soi-même pour bien vivre.

J'entends saint Paul: « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ... Nous sommes ensevelis avec lui dans la mort... Quant à moi, je meurs chaque jour... Je suis mort et crucifié pour le monde, et le monde est mort et crucifié pour moi... Aussi ma vie est Jésus-Christ seul... Nous sommes comme des mourants, et nous vivons cependant. »

Si le langage de saint Ignace est étrange, au moins conviendra-t-on que saint Paul avait donné bon exemple. Saint Paul nous révèle ici tous ses plus admirables secrets; il nous découvre la source à laquelle, parmi les longues luttes de son apostolat, il est allé puiser la force et la victoire. C'est donc en mourant ainsi au monde, à lui-même, à ses volontés, à ses désirs, à tout ce qui n'était pas Dieu, qu'il accomplit tant d'incroyables travaux, qu'il fournit une carrière si glorieuse, qu'il sauva tant d'âmes.

Cette langue de saint Paul avait été parlée avant lui par une bouche divine. Et que signifie donc cette leçon: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive, » sinon encore cette abnégation intime qui est la mort en nous de la volonté et de la pensée propres, de cette fausse énergie qui nous tue tandis qu'en l'abandonnant nous vivons de cette noble vie que le Seigneur enseigne?

Que signifie cet autre enseignement du Sauveur: « Il faut naître de nouveau. » Mais pour naître, il faut bien qu'auparavant on soit mort: et mourir, c'est surtout obéir; car c'est en obéissant surtout que l'âme se dépouille de cette vie factice et corrompue que l'orgueil lui a faite, et qu'elle se régénère au sein de la vie nouvelle que l'humilité lui apporte avec la grâce.

Mais il est une parole de Jésus-Christ que l'homme apostolique doit méditer profondément entre toutes les autres: « Le grain de froment, s'il ne meurt pas, reste seul; s'il meurt, il produit beaucoup. Ainsi, celui qui aime son âme la perdra; et celui qui hait son âme en ce monde la gardera pour la vie éternelle. » Eh bien! je le demande encore, qu'est-ce que cette haine de soi, cette mort volontaire et souverainement désirable pour vivre et fructifier? Qu'est-ce? Blasphémerait-on contre la parole évangélique?

Oui, nous dit la sagesse incréée, il faut que vous mouriez, que vous soyez ensevelis dans la terre, que vous disparaissiez dans l'abaissement de vous-même et dans l'abnégation; et puis après vous revivrez. On vous reverra, vous reparaitrez portant les fruits de vie. Par la mort, vous serez devenu le sel qui conserve, la lumière qui éclaire, la nourriture des âmes et le froment de J.-C.

Et saint Paul a voulu énergiquement exprimer dans la personne même du Sauveur ce principe divin de gloire et de vie, quand il a dit: Il s'est anéanti, *exinanivit*; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, *obediens usque ad mortem*. Saint Ignace, dans sa loi d'obéissance, n'a pas voulu exprimer d'autre mort que cette belle et féconde vie de l'apostolat défini par Jésus-Christ et par saint Paul.

O mon bienheureux père! je n'avais pas besoin que l'autorité de vos préceptes fût jamais devant moi justifiée. La parole par laquelle vous m'ordonnez de mourir en obéissant est la plus pure et la plus généreuse esprit de l'Évangile. Je le crois de toutes les forces de mon âme, et je le proclame à la face de ce siècle, qui peut-être maintenant comprendra mieux mon langage. Je n'ai trouvé la paix et la vie que dans la pensée de cette mort à moi-même.

Qu'on me cite un des grands noms dont s'honore l'Église catholique, par qui cette sublime doctrine n'ait été enseignée. Vous admirez Bossuet; prenez son discours sur la vie cachée: c'est un magnifique commentaire du texte de l'Évangile et en même temps de la célèbre parole de saint Ignace. Ce discours est trop long pour que je le rapporte; trop beau pour que je le déchire en citations. Il faut le lire tout entier. Je ne rappellerai que ce seul mot de Bossuet: « Tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi et moi pour le monde. »

Le génie si profond, si pieux de Fénelon n'avait garde d'oublier cet état de mort spirituelle; combien de fois il y revint! « Que faut-il donc? » écrivait-il. « Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre... ô mon Dieu! n'avez plus ni volonté ni gloire que la vôtre... Dieu veut que je regarde ce moi comme je regarderais un étranger... que je le sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au Créateur de qui je le tiens. » Et c'est de saint Augustin qu'on a regardé comme un des élans les plus sublimes de sa grande âme ne serait donc qu'une folie! « O mourir à soi, ô aimer, ô aller à Dieu!... *ô perire sibi, ô amare, ô ire ad Deum!* » Et Fénelon encore, que voulait-il dire en s'écriant: O Sauveur! je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous... je ne suis plus du nombre des vivants! O monde, ô hommes! oubliez-moi, foutez-moi aux pieds, je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu! »

Telle est donc la mort précieuse que réalise merveilleusement l'obéissance religieuse: holocauste vivant et véritable où l'homme tout entier s'immole à Dieu, à ses frères, à toutes les œuvres grandes et glorieuses.

Vous ne le comprenez pas, esprits superbes de ce temps, instruits à vous complaire dans tous les rêves ambitieux de la raison humaine, dans toutes les chimères d'indépendance; je le conçois: mais de grâce, gardez-vous de blasphémer ce que vous ignorez; ce que les saints et les plus beaux génies ont connu, ce qu'ils nous ont légué après eux dans leurs testaments religieux!

Vous ne pouvez comprendre, et cependant quelquefois vous gémissiez; ah! la terre tremble sous vos pas, et vous posez des questions savantes pour définir quel féau ravage l'humanité. Chose étrange! on vous voit en même temps ivres d'un fol orgueil chanter sur un âme: et sans cesse chancelants dans la vie, vous célébrez le pouvoir effréné de tout penser, de tout dire, dont vous redoutez aussi les accès. Vous triomphez de cette force qui renverse toujours sans édifier jamais: Bien; mais d'autres ont jugé qu'ils reconquerraient la liberté, l'ordre et la paix de leurs âmes en soumettant leur volonté aux volontés divines, en abjurant dans la main de Dieu et d'une autorité qu'il institua, cette puissance d'erreur, de trouble et de crime que porte le cœur de l'homme. Se révolter contre Dieu, rejeter insolemment son joug est aussi facile que désastreux. Dompter l'orgueil frémissant, la pensée inquiète, les passions aveugles et tout ce moi dérégulé dont l'indépendance nous avillit et nous tue, c'est s'affranchir et vivre. C'est rentrer dans un empire vraiment fort et paisible où Dieu règne, où l'homme obéissant règne aussi; car il fait le plus noble usage de sa puissance et de sa liberté. Et s'il en coûte de conformer l'intelligence et les désirs à la sage direction que la religion donne et que Dieu lui-même revêt de son autorité, il y a là aussi le plus courageux, le plus glorieux, le plus fécond des sacrifices, le sacrifice de soi-même, et la victoire remportée sur les plus indomptables ennemis de l'homme, son esprit et son cœur.

Qu'est-ce qui meurt donc ici? Ce qui n'est pas digne de vivre, ce qui donne la vie à l'âme quand il n'est plus: l'orgueil, la frivolité, la vanité, le caprice, la faiblesse, le vice et la passion.

On ne fait pas mourir, au contraire on ranime, on fortifie ce qui est digne de la vie, c'est-à-dire la force, l'oubli, le dévouement, le vrai courage. Et c'est ainsi que l'homme obéissant devient maître de lui-même, s'éleve et grandit avec une simplicité magnanime de toute la distance qui sépare la vraie servitude de la vraie liberté.

O esclavage, que l'insolence humaine n'a pas honte de nommer liberté! di-

ait encore Fénelon; et c'était le cri d'un grand cœur et d'un grand et beau génie!

Ainsi, le religieux n'est plus esclave; il ne sert plus l'humeur, le caprice, les sens, l'orgueil ni les passions; il a foulé aux pieds ses tyrans. Il est libre; dans les voies sûres; car il obéit à la sagesse de Dieu; et il obéit pour se dévouer à toutes les œuvres utiles, à tous les sacrifices et à tous les travaux pour le bien éternel de l'humanité.

«Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras; tu mourras, nous passerons. — Oui, mon général.»

«Telle est l'obéissance guerrière, *perinde ac cadaver*. Elle sert, elle meurt; et voilà pourquoi la patrie n'a pas assez de couronnes, n'a pas assez de voix pour célébrer son héroïsme et sa grandeur.

«Demain vous partirez pour la Chine; la persécution vous y attend, peut-être le martyre. — Oui, mon père.» *Perinde ac cadaver*; telle est l'obéissance religieuse. Elle fait l'apôtre, le martyr; elle envoie ses nobles victimes mourir aux extrémités du monde pour le salut de frères inconnus. Et voilà pourquoi l'Eglise lui élève ses autels, lui décerne son culte, ses pompes et ses chants glorieux.

Telle est l'obéissance demandée au Jésuite. Vous avez cru pouvoir la livrer à la dérision publique; il vous a plu de la mépriser; laissez-moi penser que jusqu'à ce jour vous ne l'aviez pas comprise.

REVUE DE L'ANNEE 1843.

Situation politique.—*Revue de la session.*—*Ce que sont les grandes affaires.*—*Progrès social.*—*Québec et Montréal.*—*Sinistres.*—*Les miracles de la vapeur.*—*Nécrologie de 1843, Sir Charles Bagot, M. Dufresne, etc.*—*Résumé.*

SUITE ET FIN.

Pauvre Québec! 1843 lui a enlevé sa dernière espérance, sa dernière illusion, et il ne lui reste plus qu'à se draper philosophiquement dans son manteau de brouillards, et assis silencieusement sur son rocher, à rêver à ses anciens jours de gloire et de puissance. Beaux jours en effet, où Québec, capitale de la Nouvelle-France, recevait les députations de cent tribus sauvages, qui venaient fumer le calumet de la paix avec ses gouverneurs et conclure des traités que célébraient le carillon de la cathédrale et les décharges d'artillerie, alors que le cliquetis des fusils et des épées se mêlaient au choc des tamahawks de parade. Beaux jours en effet et beaucoup plus récents, ceux où Québec, cité vice-royale, hébergeait dans ses murs le fameux lord Durham, voyait s'agiter dans son sein une petite cour toute dorée et parfumée, parader les gardes de la reine, qu'on lui avait données pour garnison; pouvait contempler dans sa rade une escadre entière dont le canon répondait chaque jour à celui de la citadelle, recevait les gouverneurs et les délégués des autres provinces qui venaient rendre hommage au vice-roi, ne respirait, en un mot, que les fêtes, le luxe, la splendeur et l'ambition dont l'exemple lui était si bien donné.

Par bonne chance que tout ce fracas-là ne fait pas exclusivement le bonheur, et qu'il en est des villes comme des maisons: ce ne sont pas toujours les plus bruyantes, les plus gaies, les plus opulentes qui renferment les familles les plus heureuses. Espérons que Québec, en participant plus que toute autre localité au mouvement paisible de régénération sociale qui se fait si bien sentir dans notre pays, réparera par son courage et son industrie les malheurs de sa position, et les outrages de la politique.

Ce mouvement social, sur lequel nous comptons si fort, a encore fait dans l'année dont nous faisons la revue un progrès marqué. L'idée avouée et systématique de la conservation de notre nationalité française, qui est au fond de ce mouvement, qui en est en grande partie la cause, aura, sans aucun doute, le fait lui-même pour résultat. L'établissement des sociétés de St. Jean-Baptiste par tout le pays a été la traduction matérielle de cette idée, le drapeau noble et saint sur lequel on a glorieusement inscrit cette pieuse et salutaire pensée.—Or, si 1842 a vu l'établissement de la société-mère à Québec. 1843 a vu aussi la propagation de l'institution dans les autres villes et dans plusieurs campagnes. La célébration de la fête patronale le 24 juin dernier à Québec, a de beaucoup surpassé celle de l'année précédente; elle a été des plus imposantes et universellement admirée. Quelques-uns des discours prononcés au banquet ont même obtenu au loin un certain retentissement.

Les sociétés de tempérance n'ont pas fait moins de progrès que les sociétés St. Jean-Baptiste; il faudrait être aveugle ou né d'hier pour ne pas voir quelle heureuse métamorphose elles ont fait chez certaines gens et dans certains endroits.

Les sociétés pour la répression du luxe... ma foi, nous ne savons trop ce que celles-là sont devenues; mais ce que nous savons c'est que la toilette de nos merveilleux semble avoir atteint son apogée d'extravagance, et ce qu'il y a de pis, c'est que tout le monde veut être merveilleux. Hâtons-nous d'ajouter comme un fait consolant que la partie la moins belle du genre humain s'est montrée beaucoup plus raisonnable que l'autre.

Tous nos jeunes gens, s'ils ne sont pas tout-à-fait le *petit homme gris* de Béranger, se distinguent à cette couleur, et l'étoffe nationale est dignement et bravement portée par la très grande majorité de nos étudiants et de nos commis.

Deux sociétés savantes se sont formées à Québec en 1843, et doivent leur existence en grande partie à ces mêmes jeunes gens.

Tout ce progrès, qui témoigne de l'intelligence et du courage moral de

notre jeunesse libérale, est due aussi à l'excellente éducation qu'elle reçoit dans nos collèges.

Bientôt la jeunesse des autres classes pourra aussi marcher sur un plan parallèle. Une nouvelle acquisition que Québec a faite l'année dernière servira à compléter ce qui manquait à notre système d'instruction publique. Les frères de la *Doctrine Chrétienne*, humbles et courageux pionniers de la science et de la religion, qui se postant aux frontières de l'intelligence et du néant conduisent de là l'humanité aux plus importantes connaissances: les frères de la *Doctrine Chrétienne* se sont établis à Québec, et cet événement l'un des moins observés de l'année 1843, est un de ceux dont nous tirons le meilleur augure.

Nous apprenons avec plaisir que St. Roch, ce nouveau Québec, qui s'étend avec tant de rapidité aux pieds de l'ancien, se prépare à se donner aussi ces excellentes institutions.

On sait que déjà St. Roch possède un vaste couvent destiné aux Sœurs de la Congrégation, et qui s'élève en face de la nouvelle façade de sa belle église, le tout construit ou du moins complété dans cette même année 1843. Il n'y a donc pas à douter que le nouveau Québec sera, plus encore que l'ancien, ce que tous les Canadiens doivent être: français et catholiques de fait comme de nom.

Somme toute, si notre ville ne s'est pas enrichie beaucoup en numéraire, du moins s'est-elle enrichie de bonnes dispositions et en institutions religieuses et libérales. Sous ce rapport, la nouvelle année est partie, aussi elle, sur un bon pied; elle s'est ouverte par deux souscriptions: l'une pour la construction de l'évêché; l'autre pour le retour des exilés politiques. Habituer le peuple à donner largement pour toutes ces sortes d'objets, c'est déjà un grand progrès dans son éducation morale et politique. Car les plus belles théories, les discours les plus patriotiques sont peu fructueux, lorsque l'argent, ce grand mobile des choses humaines, ne vient pas les secourir. On objectera peut-être qu'on épuiserait ainsi les ressources des pauvres familles, que les tems de détresse où nous sommes sont fort mal choisis pour tous ces objets. Nous pourrions d'abord répondre par le proverbe si juste et si touchant: La charité n'appauvrit point; mais d'ailleurs nous ne voyons pas que Québec ait droit de se dire pauvre; jamais hiver n'a été si gai, si bruyant, si dansant, si pimpant que celui qui vient de finir. Toutes les classes de la société ont pris part aux fêtes, aux divertissements, aux extravagances qui autrefois n'étaient l'apanage que du *haut ton*, toutes doivent prendre part à la bienfaisance et à la charité qui en sont les excuses.

La misère des classes pauvres n'a réellement pas été non plus aussi désolante que celles des années précédentes, ce qui, comme mille autres bonnes choses, est encore dû aux sociétés de tempérance et aux habitudes d'économie que l'expérience, cette rude maîtresse, nous a inculquées.

Montréal qui, dit un de ses journaux, est destiné à hériter de toutes les dépouilles de Québec, a déjà reçu en à-compte la pauvreté de nos basses classes, et si ces mêmes journaux n'ont rien exagéré, ce qui s'y passe dans certaines familles n'a point de nom. Cependant Montréal, plus que jamais se fait grande ville: le luxe et l'orgueil des hautes classes n'y a presque plus de bornes; la vanité et l'ostentation se montrent jusque dans le culte divin, et l'acquisition du carillon et de la cloche monstre de l'église paroissiale nous semble à nous une véritable monstruosité sous tous les rapports. Avec ce qu'a coûté de trop tout ce tintamarre, on aurait établi quatre ou cinq écoles de la *Doctrine Chrétienne* dans les campagnes. Mais enfin, chacun son goût, et il faut avouer que Montréal a quelque sujet de se rengorger; la ville et ses environs s'accroissent et se peuplent avec une étonnante rapidité. La misère que l'on a remarquée cet hiver ne prouve rien; c'est pour bien dire, une conséquence inévitable du mouvement des populations et des capitaux; les richesses ne s'accroissent ordinairement dans une ville que par l'industrie et l'activité de quelques individus; or, comme l'eau va toujours au moulin et le vent au brasier, ces quelques grandes fortunes absorbent bientôt celles, moins considérables, qui les entourent, et il se trouve en définitive que ce que possèdent les uns en superflu manque aux autres en nécessaire. Montréal ne pourra qu'augmenter chaque année; la richesse du pays qui l'entoure et qui est cultivé et peuplé à une si grande distance derrière lui, lui donne déjà un avantage marqué sur notre ville, des remparts de laquelle on peut voir la forêt qui se termine au pôle.—Montréal est de plus l'entrepôt entre le Haut-Canada et le Bas, entre les États-Unis et la province entière; il est même déjà, au préjudice de Québec, le principal dépôt du commerce transatlantique.

Tout cela s'explique aisément, et par la position géographique de notre rivale, et par les immenses sommes d'argent que la législature a de tout tems consacrées à son avantage exclusivement. L'Ouest a toujours été plus favorisé que l'Est sous ce rapport, et même depuis l'Union, de la très petite proportion d'argent appropriée aux améliorations locales dans le Bas-Canada, pas un denier peut-être n'a été dépensé dans le district de Québec.

On a ouvert un nouveau canal à Beauharnois et exécuté de vastes travaux sur ceux de Lachine et de Chambly, ceux du dernier seulement étant susceptibles de faire quelque bien à la partie Est du Bas-Canada. Il est inutile de rappeler en passant les scènes de sang et de discord que l'incurie du bureau des Travaux publics a permises parmi les ouvriers qu'il emploie. C'est là une bien triste page dans la chronique de l'année 1843; mais voyons aussi les autres désastres qui en ont marqué le cours.

Les incendies figurent au premier rang parmi les sinistres de 1843. L'incendie de Boucherville, d'un village entier, et d'un des villages qui s'appel-

étaient ville dans les Etats-Unis, et City dans le Haut-Canada, est un fait unique dans l'histoire de cette colonie ; et de même que les deux grands incendies de la rue Sous-le-Fort à Québec, en 1836 et 1840, c'est encore là un des mille et un miracles de la vapeur, cette terrible déesse de nos jours ; miracles si peu plaisans, quelquefois, qu'en Europe on en est rendu à discuter « si, à part de ses autres inconvéniens, l'emploi d'une force motrice qui nécessite pour sa formation l'application d'un élément destructeur, est vraiment une amélioration. » Heureusement que la bienfaisance publique ne se lasse jamais de réparer autant qu'il est en elle, les malheurs causés par l'imprudence individuelle, et nous sommes heureux de dire que Boucherville a surtout trouvé dans Montréal une généreuse et charitable métropole. Cette dernière ville n'a pas été non plus épargnée.

La cloche d'alarmes n'a presque pas cessé d'y retentir, et à côté du grand incendie dans le quartier du théâtre, un nombre d'autres sinistres se groupent dans notre souvenir. Québec n'a eu pour bien dire qu'un seul désastre de ce genre ; mais celui-là a dévoré tout un quartier, le plus régulier, et l'un des plus commerçans et des plus importants de la ville. Cependant si la flamme a été active, le courage des propriétaires et leur industrie ne l'a pas été moins ; et dans le bon vieux temps on aurait dit que nous faisons un conte de fée si nous enissions rapporté ce que chacun peut voir de ses yeux, qu'un quartier brûlé à la fin de l'automne, a été entièrement reconstruit avant le printemps.

Les sinistres maritimes et ceux arrivés dans la navigation du fleuve, sont trop nombreux pour que nous nous y arrétions, seulement par justice pour la vapeur dont nous avons peut-être un peu médié, nous dirons que le choc de deux *steamboats*, est le seul accident qui soit arrivé dans cette branche. Dussent nos voisins des Etats-Unis penser que nous avons reculé dans la civilisation, nous ne pouvons leur montrer cette année ni explosion, ni conflagration !

Enfin la mort, qui est au fond de tous les sinistres, la mort, cette grande tragédienne qui joue son rôle affreux sous tant de costumes et aux dépens de tous, n'a point décliné cette année, dans notre pays, autant d'hommes remarquables que les années précédentes.

Toutefois en tête de la nécrologie de 43, figure un nom illustre et chéri du peuple. La perte de Sir Chs. Bagot ne pouvait être plus tristement appréciée que dans les circonstances où se trouve aujourd'hui le Canada. Certes ! cette noble et généreuse franchise, cette honorable persévérance à solliciter le concours d'hommes qui *hésitaient à monter au pouvoir*, lors même que la voix publique et celle de leur souveraine les y appelaient de concert ; cette heureuse popularité qu'une réforme subite et la manière dont on avait su la faire avaient acquis à celui que l'habitant appelait *notre bon gouverneur*, tout cela n'aurait pas été trop dans la crise actuelle, dans l'époque ambiguë et difficile où nous nous trouvons. Sans faire allusion à qui que ce soit, qu'il nous soit permis de dire que nous honorons profondément les grands diplomates ; mais que nous chérissions et vénérions, au-dessus de tous, les grands philanthropes, et les politiques honnêtes et sincères.

Le clergé catholique que sa belle conduite, autant que sa mission sacrée, met au premier rang dans notre société, a fait, lui, plusieurs pertes ; mais la plus grave, selon nous, est celle d'un homme dont le peuple a bien des fois répété l'éloge. Nous avons parlé du mouvement régénérateur dont le pays doit tant s'applaudir ; nous serions ingrats de ne pas nommer dans cet article celui qui lui a peut-être donné la plus vigoureuse impulsion. La mémoire de Nicolas Dufresne, ce prêtre vertueux, ce grand citoyen, ce martyr de son devoir, doit être pour nous quelque chose de plus qu'un souvenir ; c'est tout un avenir qu'elle renferme. Son nom est un de ceux qui, l'homme présent ou absent, marchent en tête d'une génération et semblent dire : *Suivez-moi.*

La législation, le pays et la médecine ont perdu dans le docteur Kimber un homme distingué sous tous les rapports ; c'était un des représentans de notre glorieuse opposition constitutionnelle de 1829 et des années suivantes. Il avait aussi combattu dans les armées anglaises en Canada et en Espagne. L'adjudant-général Vassal de Monviel était aussi un des débris de notre vieille gloire et le type frappant du caractère militaire français.

Nous ne trouvons point de déçus à enregistrer dans le barreau ; messieurs de la chicane se portent à merveille, au point de désespérer la nuée de jeunes imberbes qui aspirent à la toge et à leur héritage.

Dans le commerce et dans l'industrie un bon nombre de noms se pressent sur nos tablettes funèbres parmi lesquels nous remarquons celui de M. Pelletier, un des citoyens les plus respectables de notre ville. Nous nous ferions reproches de ne pas nommer Mr. Duperré, ce jeune notaire si estimé et dont la mort a été un si beau trait d'héroïsme.

Ce petit aperçu nécrologique termine, comme on le pense bien, notre revue de l'année 1843, année progressive sous un point de vue, rétrograde sous l'autre ; année de mystification et d'amphibologie politique, et peut-être hélas, l'ouverture d'une ère de discorde et de faiblesse pour notre cause ; mais aussi, année d'améliorations morales et matérielles, développement continué du sens religieux et national, formation et accroissement d'associations éminemment utiles ; législation hâtive et incomplète ; arrangements politiques remis en question furieuse dans l'ouest de la province, scepticisme, hésitation, dans l'opinion publique de l'autre partie ; déficit éminent dans les revenus publics ; récoltes comparativement meilleures, mais encore très pauvres ; santé publique à son état normal ; progrès évident dans l'éducation populaire ; voilà en résumé le tableau que nous

avons à esquisser. Telle est cependant la haute opinion que nous avons de l'impulsion qui a été donnée à l'esprit national, que nous croyons le retard apporté dans notre marche politique un petit mal auprès de ce grand bien, et si l'on nous demandait de condenser toute notre pensée en une seule phrase, nous dirions que l'année 1843 a fait faire au pays deux pas en avant et un pas en arrière.

Castor.

Lavage des étoffes de Laine.—La méthode de laver les étoffes de laine, de manière à les empêcher de se retirer est une chose de si grande utilité dans le ménage, qu'on ne trouvera pas hors de propos qu'on en dise ici quelque chose. C'est avec plaisir que nous transmettons à nos lecteurs ce procédé si simple.

On doit savonner et laver toutes les étoffes de laine, d'abord dans l'eau bouillante, et aussitôt qu'elles sont nettoyées, les mettre en l'eau froide, on les tord, puis on les fait sécher. *Journal d'Agriculture Canadien.*

Méthode pour empêcher les faulx de rouiller.—Pour empêcher les faulx, les faucilles et autres instrumens aratoires de rouiller, quand le temps de s'en servir est passé, nettoyez-les et exposez-les au feu, jusqu'à ce qu'ils soient assez chauds pour fondre la cire, alors frottez-les en ; (un sou de cire suffit pour une faulx) mettez-les alors, sans les couvrir, dans un endroit, qui sans être chaud soit exempt d'humidité. L'usage ordinaire pour préserver de la rouille est de les entourer de liens de foin, mais en hiver ce moyen est bien peu sûr, parce que l'humidité s'y glisse facilement.—*Farmers Magazine.*

BULLETIN.

Nouvelles diverses.

Mgr. Provancher est arrivé de Québec, dimanche dernier. Sa Grandeur s'attend de partir vers le 24 pour la Rivière Rouge. Il faut un courage et un zèle à tout épreuve pour déterminer cet illustre prélat à entreprendre un si pénible trajet sans prendre le temps de se délasser un peu de ses fatigues. C'est sans doute le succès de ses courses, qui le soutient. Nous souhaitons bien sincèrement qu'il puisse surmonter tant de peines et de fatigues et voir ses efforts procurer les fruits qu'il a droit d'en espérer.

Nous avons été témoin, dimanche dernier, encore des faveurs toutes particulières dont Dieu, dans sa miséricorde, comble ses fidèles serviteurs. Notre bon maître est toujours le même pour son église. Son esprit souffle encore où il veut. Son bras ne s'est pas raccourci. Nous voulons parler des heureux effets de la mission que les RR. PP. Oblats viennent de donner à la petite paroisse de la Langue-Pointe. Qui pourrait s'empêcher de reconnaître les merveilleux effets de la grâce dans l'empressement, les efforts, les conversions, les bons propos, les généreux engagements dont les pieux habitans de cette paroisse viennent de donner le consolant spectacle ? Plus de quatre cents se sont enrolés dans la société de tempérance totale. Tous ces prodiges ne s'opèrent point sans un secours surnaturel, et il faudrait avoir fermé les yeux à la lumière pour ne pas remarquer ce mouvement religieux qui s'opère de toute part par la puissance du catholicisme et ne pas s'apercevoir que les trésors de la miséricorde divine ne sont point épuisés.

Nos lecteurs doivent se rappeler le procès des marguilliers de la Nouvelle-Orléans contre l'évêque Blanc. Après avoir mis leur procès en appel, MM. les marguilliers pour faire triompher leur cause, présentèrent une pétition au Sénat qui, à leur requisition, passa un bill tout-à-fait en leur faveur et qui assurait aux schismatiques un appui légal et civil. Mais heureusement que la chambre refusa de s'occuper de ce bill. Ainsi cette déplorable affaire aura encore au moins un an de répit. Peut-être que ce laps de temps donnera aux esprits le temps de réfléchir et de terminer l'affaire par un heureux accommodement. C'est du moins, croyons-nous, ce qu'il y a le plus à souhaiter pour l'avantage de la religion.

La *Princesse Victoria* est arrivée au port, dimanche après midi, et à commencé hier, à traverser entre Laprairie et cette ville. La *Princesse* a passé l'hiver dans les îles de Boucherville.

Plusieurs autres *steamboats* étaient attendus d'heures en heures de Boucherville et de Sorel.

Nous n'avons pas été peu surpris d'apprendre, hier matin, à notre retour de campagne, que quelques lignes de notre dernier numéro avaient produit, sur le champ, une exaspération qui approchait de la fureur. Nous avouerons que cette subite commotion n'a pu nous paraître explicable que par un excès d'aveugle prévention ; car nous ne pouvons supposer que l'exaltation même en soit venue au point de condamner ceux qui recommandent et prêchent le

bon ordre et cherchent à prévenir et détourner ces scènes déplorables dont ceux qui se plaignent ne doivent certes pas désirer le retour. Ce n'est pourtant que dans ce seul sens qu'on peut expliquer les lignes de notre dernier numéro auxquelles nous faisons allusion. Qu'on cherche le mot *démêlé* et on verra qu'il veut dire *querelle, dispute, contestation, brouillerie*. Nous nous étions servis de ce mot préférablement à tout autre, parce qu'il renferme à peu près, l'idée de toutes les causes de désordres, et nous ne voyons pas comment on a pu y attacher une idée différente et en conclure qu'on voulait détourner d'aller voter. Mais, dira-t-on, vous avez loué ceux qui s'absentaient de la ville pour éviter les *sollicitations qu'on pourrait leur faire pour les engager à figurer parmi les *bullies**. Quel mal y aurait-il en cela, s'ils ne se croyaient capables de s'y soustraire que par ce moyen ? D'ailleurs avons-nous fait allusion à l'un ou l'autre parti ? Avons-nous donné à entendre que c'étaient les partisans de tel ou tel candidat qui fussent partis ? Ceux qui se plaignent en cette circonstance ne donnent-ils pas à entendre qu'ils cherchent à s'entourer d'hommes ou supports tout-à-fait contraires à la franchise électorale ? Nous n'avons jamais condamné ceux qui remplissent leur devoir de citoyen anglais. Tout au contraire : nous croyons que c'est en quelque sorte une obligation pour tout sujet britannique d'exercer son droit pour faire triompher la justice. Nous avons même déjà fait un devoir à tout citoyen de se dévouer généreusement, lorsque le bonheur ou le salut de l'état le requérait.

Nous ne voulons pas ajouter foi à certains rapports visiblement exagérés et qui auraient pour suite des voies de faits aussi injustes qu'imprudentes. Car de semblables menaces, si elles étaient vraies, de quelque part qu'elles pussent venir, ne serviraient qu'à constater un sans-culottisme qu'il deviendrait de notre devoir de combattre de toutes nos forces, comme le plus terrible des fléaux. Croire que la religion, dans ces circonstances, ne peut élever la voix pour prévenir les désordres et maintenir la paix, parce que c'est entraver les menées de certains partis, c'est se tromper lourdement. Qu'on crise tant qu'on voudra, que la religion ne gagne rien à se mêler dans ces commotions politiques, que c'est la compromettre imprudemment, de vouloir alors lui faire remplir sa mission de paix, il se trouvera toujours parmi ses pasteurs et ses gardiens des hommes pleins de foi et de courage qui se rappelleront que c'est trahir cette même religion et lui faire injure que de ne pas élever la voix contre les désordres, crainte de perdre l'appui des mortels et de lui attirer les persécutions des impies. Non, non, la religion n'est pas soumise au caprice de la fragilité humaine. Elle n'a pas plus besoin de la protection des puissances de la terre pour se maintenir, qu'elle a eu besoin de leur autorité pour s'établir et se fonder ; jamais l'église n'a été plus forte que dans les temps des persécutions. Tous ses jours étaient alors comptés par des victoires, et le sang des martyrs, comme l'on sait, en faisaient des légions de chrétiens. C'est toujours le même maître qui la défend, la soutient et la fait triompher.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Mgr Charles Baggs, évêque de Rella, *in partibus infidelium*, et vicaire apostolique du district occidental d'Angleterre, a été sacré, le 23 janvier, dans l'église de Saint Grégoire *al Monte Celio*. Le prélat consécrateur était le cardinal Fransoni, qu'assistèrent Mgr. Georges Brown, évêque de Sloa, vicaire apostolique du district de Lancaster (Angleterre), et Mgr. Guillaume-Bernard Collier, évêque de Milevi, et vicaire apostolique de l'île Maurice.

—S. Emin. le cardinal Patrini, vicaire de Sa Sainteté, assisté de Mgr. Asquini, patriarche de Constantinople, et Canali archevêque de Colosse, a sacré le même jour, dans l'église de Saint-Pantaléon, Mgr. Louis Landi Vitorri, élu évêque d'Assise et Mgr. J. B. Rosani, élu évêque d'Éritrée, *in partibus*. De son côté, le cardinal Ferreti a sacré, dans l'église des quatre Saints Couronnés *al Monte Celio*, Mgr. J. F. Cometti, élu archevêque de Nicomédie, *in partibus*.

FRANCE.

—Mgr. Doney, préconisé évêque de Montauban, est arrivé à Paris, afin de prêter serment entre les mains du chef de l'Etat.

—On dit que le prélat sera sacré, le 10 mars, dans l'église métropolitaine de Beauvais. Le chapitre de Montauban doit être représenté à cette cérémonie.

—On assure que Mgr. l'évêque de Versailles, cédant aux nouvelles et pressantes instances qui ont été faites, a accepté le siège archiépiscopal de Rouen.

—Mgr. Gros, évêque de Saint-Dié, succéderait à Mgr. Blancard de Bailleur sur le siège de Versailles.

—On sait qu'un grand nombre de catholiques français, répondant à l'appel de l'*Univers*, se sont réunis pour offrir à l'illustre archevêque de Cologne un tableau de M. Hauser, représentant Notre Seigneur et saint Jean. Le cou-

rageux et vénérable prélat a daigné accepter ce témoignage d'admiration filiale, et nous a adressé la lettre suivante, qu'un hasard malheureux nous avait fait oublier, et qui est datée de Munster et Westphalie, le 14 septembre 1843.

AU RÉDACTEUR DE L'*Univers*.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, le tableau peint par M. Hauser, qui m'a été envoyé de Paris. J'ose vous prier, Monsieur, de publier dans votre journal que je remercie de tout mon cœur tous ceux qui ont pris part à ce beau et précieux présent. Je leur demande de vouloir bien se souvenir de moi devant Dieu, et je ne les oublierai pas moi-même.

Agréez, etc.

† CLÉMENT-AUGUSTE, archevêque de Cologne,
baron Droste de Vischering.

—Il vient de mourir à Epinal, dans un âge fort avancé, une femme dont l'existence offre, depuis bien longtemps, une particularité assez remarquable sous le point de vue hygiénique. La mère Kaiman avait adopté, pour se disposer aux fêtes de l'Église, une méthode devant laquelle seraient incontestablement morts d'épouvante nos plus robustes estomacs modernes. Chaque fois qu'une de nos grandes fêtes approchait, elle s'y préparait par une abstinence véritablement phénoménale : pendant les huit jours que durait le jeûne absolu qu'elle s'imposait, elle ne touchait à aucune nourriture, et ne se permettait pas la moindre goutte d'eau, pour se rafraîchir. Seulement, arrivée à la veille ou à l'avant-veille de la fête, ressentant vivement les tourments de la soif, elle insérait alors entre ses dents un petit morceau de bois dont la rugosité amenait sur la langue le peu de salive qui pouvait encore se trouver dans son corps. Or, ce phénomène d'un jeûne outré et même mortel, elle l'a reproduit bien des fois durant de nombreuses années, et cela d'une manière périodique, tout en se livrant à ses occupations ordinaires et sans en éprouver d'autre mal que la faiblesse qui en était la conséquence nécessaire.

ANGLETERRE.

—Nous sommes informés sur bonne autorité que telle est la difficulté ou plutôt l'impossibilité de former un clergé anglican pour envoyer dans la Nouvelle Galle du Sud et à Tasmania, afin d'y exercer des devoirs de pasteurs et de missionnaires, que le secrétaire colonial a formellement intimé que si ce clergé (anglican) ne pouvait être formé promptement, il serait contraint d'approprier les allouances aux catholiques romains et aux wesleyens, vu que les colonies ne peuvent demeurer dans un état de dénuement spirituel. Maintenant nous sommes peiné, ajoute le journal protestant, d'avouer que de tels faits deviennent une disgrâce déshonorante et un reproche à notre Église, et ne prouvent que trop clairement que le véritable esprit des saints et anciens martyrs, tel que d'un St. Paul, d'un St. Thomas, d'un St. Colomban, d'un St. Augustin, d'un St. Boniface, et pourquoï n'ajouterions-nous pas même d'un Xavier, est entièrement éteint parmi nous ; que dans ce qui regarde les dons et les inspirations du St. Esprit, nous sommes infiniment inférieurs par notre foi et notre courage à ceux qui nous ont précédé et dont la vie et les souffrances sont l'objet du mépris d'un si grand nombre de chrétiens. Quel est le meilleur moyen de faire revivre au milieu de nous leurs exemples et leurs vertus que la divine providence a comblé de ses bénédictions et fait fructifier si abondamment. N'est-ce pas en suivant les cours de ces grands maîtres et en nous conduisant suivant les règles de leur discipline ?

Churchman.

—Les catholiques d'Angleterre ont tenu dernièrement un meeting pour présenter une pétition à la reine au sujet de l'exclusion des catholiques du jury formé pour le jugement d'O'Connell. Étaient présents le comte de Shrewsbury, lord Stourton, Mgr. l'évêque de Briggs, l'honorable Charles Langdale, sir Edward Vavassour, baronet, etc. Voici la résolution qui a été prise :

« Nous soussignés professant la religion catholique romaine, intimement convaincus du principe important établi par l'acte d'émancipation que la différence de religion ne pouvait plus être considérée comme formant des incapacités civiles, nous ne pouvons envisager qu'avec les plus vives alarmes les procédés, dernièrement adoptés par les officiers civils de la couronne dans la cour du banc de la reine en Irlande. Nous avions de plus fermement espéré que l'on avait abandonné pour jamais l'imputation odieuse que les catholiques ne se regardent pas comme liés par leur serment, et qu'on ne songerait pas à faire revivre jusque dans une cour de justice cette accusation mensongère. Nous nous regardons donc comme flétris par les officiers de la couronne et jugés incapables de jouir du plus important privilège d'un sujet britannique, celui de siéger, comme *juris* dans une cour de justice. Par ces considérations et dans ce temps de crise où nos droits, comme citoyens, et nos principes, comme chrétiens, sont attaqués par une si haute autorité, nous nous adressons à nos compatriotes professant la même religion que nous pour faire, dans tout l'empire et d'un commun accord, une adresse à ce sujet à notre vénérée souveraine. — *Suivent les signatures.*

—On lit dans le journal *The Star* :

« Nous avons beaucoup de plaisir à annoncer aux personnes qui s'intéressent au succès des deux collèges *Saint-François-Xavier* et *Scarle* établis à Calcutta, et placés sous la direction des Jésuites, qu'un renfort de sept nouveaux religieux de cet ordre, sortis du collège de *Stonyhurst* (Lancashire), viennent d'arriver sur le bateau à vapeur la *Bentley*, pour se joindre à leurs frères et les aider dans la direction des deux collèges, ce qui portera le nom-

Le total des Jésuites à vingt, dont onze sont anglais, deux irlandais, trois français, deux belges et un né dans l'Inde et élevé en Europe."

ESPAGNE.

—Un décret d'Isabelle II a rappelé, nos lecteurs le savent, les deux archevêques de Saint-Jacques de Compostelle et de Séville, exilés depuis plusieurs années de leurs diocèses. Cette mesure, qui était sollicitée par les chapitres, le clergé et la population presque entière, est l'objet de la colère des journaux progressistes de Madrid. On devait s'y attendre : toute mesure de réparation en faveur de l'Eglise sera combattue par les libéraux d'Espagne et de France, tandis que l'Eglise se réjouira en Belgique et en Angleterre d'avoir pour principal appui le libéralisme de ces deux pays. A Madrid, la presse progressiste s'écrit qu'on revient à la tyrannie, que les libertés vont tomber sous les coups de leurs éternels ennemis ; et ces ennemis, aux yeux des taupes libérales de l'Espagne, sont des prélats respectables, dont les vertus garantissent la docilité, dont l'évangélique prudence n'aspire qu'à suivre les pacifiques inspirations du Souverain-Pontife. Le ministre Gonzalez Bravo se place au-dessus de ces puérides craintes : il a foi dans sa propre justice, et dès lors ne craint plus les évêques.

Nous sommes assurés que des actes semblables à celui-ci donnent au gouvernement espagnol une force énorme ; les intérêts ou les passions de ses adversaires s'en aperçoivent, voilà pourquoi leur fureur monte à son comble ; que le gouvernement ajoute à sa justice envers l'Eglise une indomptable fermeté vis-à-vis des perturbateurs, et il a résolu le problème du salut de l'Espagne. Veut-on que les libertés ne périssent point ? qu'on les place sous l'égide du catholicisme espagnol. En France, on aurait aussi raison de mettre les libertés sous le bouclier de la foi ; mais nous ne voulons sauver là-dessous ni la cupidité des uns, ni l'immoralité des autres, nous ne protégerons que ce qui sera digne de nous.

ALLEMAGNE.

—On s'occupe beaucoup dans le grand-duché d'Oldenbourg, des succès obtenus par le chapelain catholique Seling dans la croisade qu'il a entreprise contre l'ivrognerie. Cet émule du père Mathew a, dans la paroisse de Dinklage, entre autres, converti à ses doctrines de tempérance 2,200 habitants et comme le district ne compte que 4,200 hommes, on peut regarder le succès comme complet. Les prédications de cet ecclésiastique attirèrent beaucoup de monde et même des luthériens.

SUISSE.

—Le grand-conseil du canton de Lucerne est convoqué pour le mercredi des Cendres, à l'effet de se prononcer définitivement sur la question depuis longtemps agitée de l'admission de la Compagnie de Jésus et de la remise de l'éducation publique en ses mains. L'on ne saurait plus douter de l'adhésion, à une grande majorité, du conseil souverain à ce salutaire projet. Le peuple le désire, il le veut, et, comme il convient à une république bien organisée, son conseil ne doit être que l'organe de la volonté générale. Le déchirement de toutes les feuilles radicales et straussiennes qui paraissent en Suisse n'a pas peu contribué à former l'opinion catholique en faveur des Jésuites.

RUSSIE.

—Un ukase, promulgué au mois de mai dernier, avait, comme on sait, prescrit la formation d'un état normal, destiné à fixer, sous la captieuse dénomination d'indemnités, les sommes à allouer par le gouvernement pour l'entretien du clergé catholique, dans les provinces de l'Ouest, en remplacement des revenus qu'il tirait des terres et des capitaux affectés à l'entretien des églises. Par suite de l'exécution de cette mesure, le clergé catholique se trouve divisé en cinq classes, suivant la quotité des revenus qu'il tirait de ces propriétés aujourd'hui absorbées dans le domaine de la Couronne. Les émoluments fixés à la classe la plus élevée ne dépasseront pas 600 roubles d'argent (environ 2,400 fr.). Ceux de la dernière classe ne seront pas inférieurs à 230 roubles d'argent (environ 920 fr.). Quiconque connaît, ne fût-ce que partiellement, la valeur territoriale des anciennes fondations ecclésiastiques de Pologne, pourra au moins jusqu'à un certain point, apprécier les énormes bénéfices qu'assurent au trésor impérial ses sacrilèges confiscations dont l'inique produit s'accroît encore de la multitude de suppressions de bénéfices et des cures rurales, au moyen desquelles on réduit les populations à la dure alternative de la privation de tout culte religieux ou de la fréquentation des églises schismatiques.

INDE.

—Extrait d'une lettre de Mgr. Bonnard, vicaire apostolique à Pondichéry, en date du 17 novembre dernier :

« La Gazette de Calcutta annonce la mort du révérend Père Moré, recteur du collège Saint-Xavier de cette ville, né à Bordeaux. C'est assurément pour la mission des Jésuites une grande perte qu'il sera difficile de réparer. Les journaux, même protestants, de Calcutta, font l'éloge le mieux mérité du talent des Jésuites pour l'enseignement. Il paraît qu'il réussissent très-bien sous tous les rapports. Il en faudrait vingt pour leurs deux collèges de Calcutta.

—On annonce de Calcutta que Mgr. Feninelly a reçu un renfort de missionnaires italiens de la congrégation des oblats de Marie, composé de trois frères, deux étudiants en théologie et trois frères. Il paraît qu'ils devaient être chargés du soin des chrétiens télingus qui vivent dans l'intérieur des terres. « On aurait lieu de s'en féliciter, dit une lettre, parce que les missionnaires italiens se plient beaucoup mieux aux usages et aux coutumes des Indiens que ceux des autres pays. »

AMÉRIQUE.

—Dix-huit jésuites espagnols se sont embarqués dernièrement au Havre pour les états de la Nouvelle-Grenade dans l'Amérique du Sud. On se souvient que cette république, ainsi que vient de le faire récemment la république de Guatemala, rendit il y a deux ans, son existence légale à la compagnie de Jésus. Un décret du pouvoir exécutif autorisa son chargé d'affaires à Londres à demander à cet ordre célèbre le concours de ses lumières et de son dévouement dans l'œuvre de régénération sociale qui s'accomplit en ce moment dans le continent américain. Les Jésuites répondent à cet appel.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Association de la Délivrance.—M. Fabre, trésorier de l'Association de la Délivrance, accuse la réception des sommes suivantes :

Paroisse de St. Clément de Beauharnais, par E. Colville, Ecr. £54 7 6 à compte;

—Lundi soir, comme nous l'avons annoncé, le tonnerre s'est fait entendre au-dessus de notre ville d'une manière assez bruyante. Deux ou trois coups ont éclaté de manière à faire craindre que la foudre ne soit tombée. Mais nous n'avons entendu parler d'aucun accident. Il n'en a pas été ainsi au Sault-au-Récollet. Le même orage a aussi éclaté en même temps sur cette paroisse, et le tonnerre est tombé sur une maison en pierre, en a démolie un pan et a causé plusieurs ravages. Heureusement que personne ne fut tué en cette occasion. A Varennes, on a aussi entendu des coups aussi violents à la même heure qu'ici. *Minerve.*

ANGLETERRE.

—Les journaux anglais du 28 applaudissent vivement à la conduite tenue par M. Guizot dans l'affaire de Taïti. Comme on pouvait s'y attendre, l'amiral Dupetit-Thouars est blâmé au contraire par ces feuilles avec amertume.

A côté de cette question, l'état politique de l'Espagne a été, dans la séance des communes du 27, l'objet de plusieurs discours dont nous avons déjà parlé. M. Borthwick a terminé le sien en ces termes :

« Pour qu'un monarque jouisse en Espagne de quelque popularité, il faut qu'il soit Espagnol. Isabelle peut être une reine anglaise, française, portugaise ou de la quadruple alliance ; mais il n'y a pas d'Espagnols qui, au fond, lui soient cordialement dévoués. Si don Carlos rentrait en Espagne, il se grouperait autour de lui un parti aussi nombreux qu'influent. »

M. Cochrane a plaint don Carlos, qui est mal logé et qui peut, il est vrai, se promener dans un rayon de quatre lieues ; mais le très honorable baronnet (sir Robert Peel) n'a pas dit qu'il avait toujours sur ses talons quatre gendarmes et deux agents de police.

Don Carlos a la conviction que les gouvernements de France et d'Angleterre s'entendent pour le retenir captif. Lorsque Napoléon fut relégué à St. Hélène, l'Angleterre fit le sacrifice de 12 à 20,000 livres sterling par an : quelle différence comparativement à la mequinerie avec laquelle est traité le parent du roi de France !

—On lit dans un journal de Londres :

« Dans la dernière réunion des amis du suffrage universel, il a été annoncé au bruit des acclamations que M. O'Connell serait vendredi à Birmingham. Un grand déjeuner lui sera offert et un meeting y aura lieu ce soir pour s'occuper des affaires de l'Irlande. »

—M. O'Connell a écrit au président de l'association du rappel, à Dublin, pour se féliciter et féliciter surtout l'Irlande de l'accueil enthousiaste qui lui est fait à Londres. Sa lettre finit ainsi :

« Il ne faut point désespérer. Au contraire, il me paraît aussi clair que le jour que le rappel sera obtenu si le peuple irlandais observe deux conditions essentielles pour le succès :

« 1. Le strict maintien de l'ordre, l'absence totale du bruit, du tumulte, d'émeutes, de violence.

« En un mot, il faut se maintenir tranquille dans toute circonstance et à tout événement. »

« 2. Continuer avec persévérance l'agitation du rappel, mais de la manière la plus légale ; éviter tout ce qui pourrait avoir l'apparence d'illégalité, et donner à chaque assemblée publique une forme telle que toute poursuite de l'autorité deviendra impossible. En un mot, il faut continuer l'agitation légale et constitutionnelle aussi longtemps qu'il restera un principe de la constitution.

« Notre devise, c'est : tranquillité et persévérance. Voilà les gages de notre succès ; elles feront disparaître les difficultés et rendront à l'Irlande sa dignité et sa prospérité nationale. »

FRANCE.

—Une lettre publiée par la Gazette du Languedoc, et signée Suau, avocat, contient le récit d'un fait qui honore le général Bertrand. Nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire :

« Bertrand fut élevé au collège royal de La Flèche, alors que dans nos écoles militaires se formait, pour nos temps orageux, une pépinière de héros : cette école était sous la direction des Doctrinaires ; l'un d'eux, le père Corbin, en était supérieur ; il devina les heureuses dispositions du jeune élève, le cultiva avec soin. La juste réputation qu'avait acquise le père Corbin l'appela au poste élevé de récepteur du Dauphin, fils de Louis XVI. Ce prêtre vénérable échappa à la proscription ; il rentre en France, vient à Toulouse rouvrir, pour nos contrées, les sources de l'instruction publique, en fondant le collège Périgord, devenu aujourd'hui le grand séminaire ; mais sa position

auprès de la famille royale l'avait, au commencement de l'Empire, rendu suspect. Il fut obligé de rentrer dans la vie privée, et de consacrer ses derniers soins à quelques élèves, qui lui fournissaient des moyens d'existence. Bertrand apprend l'état précaire de son ancien professeur, et il s'empresse de créer pour lui une pension viagère de quinze cents francs, et pour veiller le bienfait, il la fait adresser comme si c'était le gouvernement qui l'eût créée pour remercier les nombreux services rendus par M. Corbin à l'instruction publique. Cette pension a été exactement servie par M. de Saget, honorable ami et condisciple du général Bertrand; et ce ne fut qu'à sa dernière heure que le respectable maître apprit quel était le bienfaiteur. C'était en 1808 que j'entendis le vieux prêtre mourant bénir le nom de Bertrand. Le général était loin alors, au milieu des triomphes et des succès, de penser que lui aussi serait, un peu plus tard, une volontaire victime, dévouée à la fidélité, à de hautes infortunes."

—M. Dollé, gérant de la *France*, a été condamné hier, 26 février, par la cour d'assises de la Seine, sur la déclaration du jury, à huit mois de prison et 8,000 fr. d'amende.

—M. Durand, gérant de la *Nation*, a été condamné aujourd'hui, 27 février par défaut par la cour d'assises, à six mois de prison et 6,000 francs d'amende.

—En ce moment il y a à l'Hôtel-Dieu de Paris un des phénomènes les plus extraordinaires qui se soient jamais offerts à l'étude des physiologistes. C'est une femme qui depuis vingt mois passés, n'a pris aucune espèce de nourriture, ni solide, ni liquide. Ce qui est remarquable, c'est que cette femme n'a aucune maigreur apparente; en outre, elle allaite un enfant de six mois bien portant et son lait se renouvelle: cependant on donne à l'enfant d'autres aliments. Cette femme âgée de trente-trois ou trente-quatre ans, n'éprouve aucun appétit, et son corps ne produit aucune sécrétion.

—Il y a quelques semaines, un crime affreux, exécuté en plein jour avec une audace extraordinaire, jetait l'effroi dans la ville de Pontoise: M. Donon-Cadot, riche capitaliste du pays, mourait sous les coups d'un assassin, dans sa propre demeure, et le meurtrier disparaissait en dépouillant sa victime d'un capital énorme évalué à 800,000 francs, sans qu'aucun indice vint le compromettre et aider à retrouver sa trace.

La police de Paris, toujours si active et si zélée dans ces occasions funestes, dut prêter son concours à la recherche du coupable, et longtemps ses efforts ont été infructueux; cela tenait surtout aux circonstances particulières de l'attentat, à l'habileté, à l'audace, au sang-froid avec lesquels il avait été conçu et exécuté.

Les soupçons, tout naturellement, devaient se porter sur ces hommes féroces en lutte avec la société, dont l'activité est à la piste de ceux qui possèdent, et dont la main est exercée à répandre le sang. La police, qui sait toujours à peu près où les prendre, s'attaqua donc à eux, et dix ou douze malfaiteurs furent arrêtés, mais sans résultat satisfaisant. Les recherches néanmoins se poursuivaient ailleurs avec persévérance, et elles viennent enfin de livrer le meurtrier à la justice.

Un nommé Rousselet, serrurier et charron à Sannois, près Franconville, département de Seine-et-Oise, était assez mal famé dans le pays; il s'absentait souvent, et parlait quelquefois la nuit, sans qu'on pût savoir où il allait.

Rousselet, qui a une femme et trois enfants, menait une existence assez précaire, et ses affaires étaient fort embarrassées. Tout-à-coup, et vers une époque qui se rapporte à l'assassinat du banquier de Pontoise, sa position parut s'améliorer; on lui vit faire quelques acquisitions et payer des dettes, et lorsqu'on s'étonnait de ce changement de fortune, il disait aux uns qu'il avait fait un héritage, et aux autres qu'il avait trouvé une bourse bien garnie au débarcadère du chemin de fer. Ces explications paraissaient assez peu vraisemblables à ceux qui les écoutaient, mais on ne soupçonnait pas encore qu'elles pussent servir à déguiser un crime.

Cependant les voisins de Rousselet observèrent que, loin de profiter de cette bonne aubaine, le serrurier-charron paraissait sombre, taciturne; il ne cherchait pas même à se distraire par le travail. Cette conduite fit faire des suppositions; des suppositions on en vint aux rapprochements, et le meurtre de Pontoise avait produit assez d'impression dans la contrée pour que déjà on pût présumer que Rousselet pouvait ne pas y être étranger. Ces rumeurs arrivèrent aux oreilles de l'autorité, et hier une descente de police avait lieu au domicile de ce prévenu, qui voulut tenter de se soustraire par le suicide aux rigueurs de la justice.

Il opposa d'abord les plus vives dénégations; mais bientôt des preuves accablantes vinrent les combattre: c'étaient des billets souscrits au profit de M. Donon-Cadot, ainsi que d'autres titres enlevés de chez ce banquier, après l'assassinat. D'autres circonstances sont venues ensuite se grouper à ces preuves et jeter enfin la lumière sur ce drame affreux.

On se rappelle que peu de jours après la pénétration du crime, et alors que la justice employait tous ses efforts à en découvrir les auteurs, on reçut chez M. Donon-Cadot, et daté de Poissy, un paquet assez volumineux contenant des effets de commerce qui avaient été soustraits lors du vol. Les magistrats chargés d'informer avaient conservé précieusement l'enveloppe de ce paquet, et il a été reconnu que l'adresse avait été écrite par un des enfans de Rousselet.

Hier M. Allard, chef de la police de sûreté, dont l'intelligente activité a puissamment contribué à l'arrestation de ce grand coupable, est allé à Sannois, et a ramené à Paris Rousselet, sa femme et ses trois enfans, qu'es-

coraient des agents de police. Ils ont été placés d'abord au dépôt de la Préfecture, et de là transférés à la conciergerie.

Nous avons dit que Rousselet avait essayé de se tuer; il méditait depuis longtemps ce projet, car il avait creusé une fosse dans son jardin et avait crayonné sur un mur quelques mots qui exprimaient son désir d'être enterré là quand on découvrirait son corps.

GRÈCE.

Athènes, 26 janvier.—Jamais, depuis le 15 septembre dernier, les affaires de la Grèce ne se sont présentées sous un aspect aussi sombre qu'en ce moment. Le ministère n'est point uni; le roi, dans sa sagesse, se maintient en un état de parfaite neutralité; le Trésor est épuisé; les lois sont sans autorité; la nation tout entière est divisée en indigènes et en étrangers qui se menacent réciproquement de collisions sanglantes. Les chefs militaires se font également opposition, principalement sur cette question, des indigènes et des étrangers, et par la multiplicité de ces conflits, la capitale se trouve dans une fermentation pleine de dangers. Des violences journalières se commettent sans répression quelconque, et la méfiance du présent comme de l'avenir resserre tous les cœurs. Hier on a arrêté, au sein même de l'Assemblée nationale, un policare, que l'on croit appartenir à la troupe de Grivas, et sur lequel on a trouvé deux pistolets chargés à balle. Par suite de cette découverte, Kalergis a fait arrêter plus de vingt policares dévoués à Grivas, d'où il est résulté de violentes altercations entre Kalergis d'une part, et Grivas et Grizziotis de l'autre. Aujourd'hui, les patrouilles qui circulent dans la ville ont été doublées. Des milliers d'hommes entourent, en ce moment, le congrès national, attendant l'explication des arrestations opérées dans la nuit. Kolettis vient d'y prononcer, en faveur des *hétéroclithones* (étrangers), un discours qui paraît devoir faire triompher leur cause au sein du congrès.

Cette situation de l'Hellénie prouve, pour la centième fois, que les révolutions militaires ou autres, troublent facilement le repos d'une nation, mais qu'il ne dépend pas de leurs auteurs de rétablir l'ordre; les plus habiles d'entre eux y perdent leur crédit. Après la victoire, toute concorde disparaît, et sans concorde, il n'est, en politique, point de puissance.

ÉTATS-UNIS.

—On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* du 2 avril:

Le général Henderson, le plénipotentiaire texien, et M. Calhoun, le nouveau secrétaire-d'état, dont l'absence tenait en suspens les négociations du Texas et de l'Orégon, sont enfin arrivés tous deux à Washington. La politique américaine va donc faire un pas en avant ou en arrière. Nous allons sortir du *status quo* et des suppositions, gratuites, pour arriver à quelque chose de vrai et de décisif. Il paraît que le général Henderson affecte des airs assez dégagés au sujet du projet d'annexion. Il en parlerait avec une parfaite indifférence, en disant que le Texas est décidé à sortir de son isolement et de son état précaire, qu'il donnera la préférence aux Etats-Unis, mais si on le repousse, son plénipotentiaire ira sur-le-champ l'offrir à l'Angleterre ou à la France dont il deviendrait une colonie. Cette menace paraît une comédie à beaucoup de personnes, et on assure qu'elle nuira plus au succès de l'incorporation qu'elle ne lui sera utile dans le sénat. Les *Pères Conscrits* n'aiment pas à être pris pour dupes. Au nombre des adversaires les plus acharnés du projet, figure le sénateur Benton, qui n'y voit qu'une intrigue présidentielle ourdie entre MM. Tyler et M. Calhoun, contre MM. Clay et Van Buren. On veut forcer ces derniers à se prononcer pour ou contre, et on espère par là les compromettre soit vis-à-vis du Nord, soit vis-à-vis du Sud. M. Clay n'a pas encore donné dans le piège; il a gardé, jusqu'à présent, un silence prudent. Cependant les journaux whigs du Nord n'hésitent pas à répondre de son opposition déclarée au traité d'annexion. Les mêmes journaux répandent, au contraire, le bruit que M. Van Buren y est secrètement favorable, et qu'il n'attend que le résultat des élections du Connecticut, qui ont eu lieu hier, pour avouer son opinion. Mais M. Van Buren n'a pas plus parlé que M. Clay, et, probablement, il n'est pas plus partisan que lui d'un traité qu'il a repoussé dans le temps, et qui aurait aujourd'hui tout au moins un défaut de plus à ses yeux, celui d'être l'œuvre de son plus redoutable adversaire dans les rangs démocrates. En fait de candidats ou ex-candidats présidentiels, on ne cite guères, avec certitude, que le colonel R. M. Johnson qui se soit prononcé ouvertement en faveur de l'annexion texienne. Le brave colonel a exposé ses motifs dans une lettre adressée à un comité de Pittsburg qui l'avait interrogé à cet égard, et il répond aux objections tirées de la constitution, en disant que cette question a déjà été résolue par l'achat de la Louisiane, ainsi que nous l'avons dit nous-même. Il ajoute que, dans sa conviction, le Texas faisait partie de cet achat, c'est-à-dire du territoire désigné sous le nom de Louisiane. On assure que telle était en 1829, l'opinion de M. Adams qui fit partie du cabinet du président Monroe, ainsi que MM. Calhoun, Crawford et Smith Thompson; et on ajoute que, lorsqu'à cette époque commença à s'agiter la question de la colonisation texienne, M. Adams s'opposa à l'abandon des titres américains sur ce territoire et à la reconnaissance des droits mexicains. M. Calhoun, au contraire, plaida en faveur des droits mexicains et contre les prétentions américaines, et l'influence de sa parole domina celle de M. Adams. Les regards de la diplomatie, qui flairent à la piste tous les tours et détours de la politique, se demandent dans ce moment par suite de quel intérêt a été amené le revirement d'opinion qui a fait de M. Adams un adversaire déclaré de la réincorporation texienne, et, de M. Calhoun, son partisan prononcé! On nous promet, à cet égard, des révélations rétrospectives et divinatoires assez curieuses. La discussion lévera, dit-on, les voiles qui recouvrent le passé, le présent et l'avenir.

BRIGITTE.
surte.

Dès les premiers jours, Joseph perdit tout son lustre et ses prérogatives de nouvel arrivé. On ne faisait plus attention à lui dans la maison ; il subissait le sans-gêne d'une longue connaissance sans aucune des douceurs de la parenté. Ses cousins, occupés tout le jour, lui frappaient à peine de la main sur l'épaule quand ils venaient à le rencontrer, pour s'épargner la peine de lui adresser la parole. Étienne traversait sa chambre matin et soir sans prendre garde à lui ou lui détachait à peine quelque parole en l'air.

L'effrayante incertitude de l'avenir, qu'il ne faisait encore que pressentir, l'avertit pourtant de se remettre à ses travaux commencés. Il déploya donc ses cahiers un matin avec grande ardeur, mais on vint lui dire qu'on avait projeté pour ce jour-là une promenade à la Teste, petit village dont c'était la fête. Joseph, pris à l'improviste, voulut faire un peu de toilette. Heureusement il s'était muni pour le voyage de quelques objets sans lesquels il n'aurait pu prendre les premiers soins de sa personne, qui lui étaient aussi nécessaires que le manger et le boire. Encore manquait-il à tout propos des choses les plus indispensables et dont le détail serait trop long ; chaque cruche d'eau qu'il lui fallait se procurer lui coûtait plus de précautions et d'efforts sur lui-même qu'il n'en avait employé dans sa vie.

On partit, mais cette fois plus de calèche ; on prit la carriole qui servait aux commissions des magasins. Joseph, en bonne tenue, donna le bras à sa tante, qui ne laissait pas d'être flânée.

— Comme tu sens bon ! lui dit-elle. — Moi, ma tante ?

— Tu as du musc ? — Non ma tante ; c'est peut-être un peu de pommade que je mets à mes cheveux.

— Tu mets de la pommade ?... heh !

Elle regarda Joseph de ce même air qu'il connaissait. Il ne se lassait point d'admirer, en marchant, combien il vivait dans sa médiocrité avec plus d'aise que ces gens riches ; véritablement il avait l'air d'un seigneur auprès de ses cousins. Ces avantages extérieurs lui attirèrent des quolibets de leur part. Ils ne l'appelaient, par dérision, que *M. Joseph* ; ce qui ne laissait pas de le piquer, rien au fond ne convenait moins à sa simplicité.

Il avait résolu de parler ce jour-là de ses affaires à sa tante, comptant que l'occasion s'offrirait en marchant tête-à-tête avec elle ; mais Mme. Lagache ne lui en donna pas une fois le temps. Elle le laissa payer sans façon une partie des dépenses communes. On revint le soir en chantant d'un goût que Joseph trouva d'assez basse compagnie.

Le soir, à peine ouvrait-il son livre, que sa chandelle vint à s'éteindre ; il s'aperçut qu'on ne lui en avait laissé qu'un très-petit bout. Il comprit pour quoi sa tante l'était venue voir la veille et prenait un si grand intérêt à sa vue.

Joseph récapitula encore l'argent qui lui restait, et tomba dans une stupeur profonde quand il vint à reconnaître que cette famille hospitalière, qui l'avait attiré sous promesses de tant de bienfaits, non-seulement ne lui prêtait aucun secours, mais encore menaçait de le dépouiller du peu qu'il avait. Cette épouvantable vérité ne lui pouvait entrer dans l'esprit. Ses parents connaissaient sa position, il était impossible qu'ils ne songeassent point à s'occuper de lui ; qu'ils eussent oublié où il en était ; sa mère et lui se trouvaient dès à présent sans ressources, et cet argent qu'on lui voyait dépenser était le seul qui lui restât dans le monde. Ses parents avaient sans doute quelques dispositions à prendre qui les retardaient, et certainement ils allaient bientôt lui parler. Mais cependant que faire ? Il ne pouvait attendre, et le temps se passait. Il se promit d'entamer l'affaire sans plus tarder avec sa tante.

Le lendemain, toujours décidé, il passa la matinée à se promener dans le jardin, en proie à des anxétés inexprimables, causées autant par la crainte d'entrer en matières que par celle du résultat. Il avait commencé le matin une lettre à sa mère, sans avoir le courage de la finir, dérangé à tout moment, et ne voulant pas lui voir les tristes dispositions de son esprit. Il remonta par crainte de ce qui s'allait passer et termina sa lettre. Il y déguisait tout, pour ne pas désolez la pauvre femme. Il finissait en avouant qu'on ne lui avait encore rien dit, mais qu'il allait porter la parole.

Enfin il entra dans la salle et trouva sa tante seule, qui lisait le journal de son fils aîné, tenant la feuille à trois pieds de distance, les bras étendus et les lunettes sur le nez. Elle leva la tête quand il parut, avec un grognement de satisfaction. Joseph jugea le moment favorable, et sentit comme un frisson partout le corps. Il s'assit auprès d'elle avec une aisance forcée et demanda ce qu'il y avait de nouveau. Elle se retourna, et il s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux. Elle montra le journal, qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux pour tirer son mouchoir.

— Je lisais là... un malheur... une histoire qui est bien jolie... un naufrage, un pauvre mousse qu'on a mangé... Ils mouraient de faim... Et ce pauvre petit criait : " Ah ! ma mère ! " Il ne savait pas parler le français ; c'était un étranger... Et il disait : " Pas manger moi, capitaine, pas manger, capitaine, capitaine ! "

Elle raconta toute l'anecdote, en estropiant, avec de tels sanglots, un tel accent gascon, imitant si étrangement le langage de la victime et si horriblement grotesque dans ses larmes, que Joseph, s'il n'eût éprouvé par pudeur un grand embarras, aurait éclaté de rire. Il regarda le journal par contenance, et vit que cette histoire était un roman publié dans le feuilleton. Il le fit remarquer à Mme. Lagache pour la consoler.

— Je le sais, dit-elle, je sais bien que ce n'est pas vrai ; mais c'est égal, je pleure... Je ne peux pas lire ces choses-là sans... comme si c'était vrai... et puis c'est bien fait... ça peut être arrivé.

Joseph s'avisait que sa tante avait du bon, puisqu'elle était si sensible à des maux imaginaires. Il se confirma surtout dans cette idée que le moment était le mieux choisi du monde pour ce qu'il avait à dire, mais il parla d'abord de Paris, des vandanges qui approchaient, fuyant pour ainsi dire le sujet qu'il tremblait d'aborder.

— Ma tante, dit-il, je voulais depuis quelques jours m'entretenir avec vous de vos bons projets... des arrangements qui nous regardent...

Il continua, n'osant prendre la chose sur lui ;

— De la part de ma mère... Vous connaissez notre position ? Je me propose de vous parler à ce sujet.

— Ah ! ah ! bon... Eh bien ?... dit Mme. Lagache, dès longtemps avertie. Elle fit en même temps un singulier mouvement sur elle-même, en apparence pour prêter attention, mais qui marquait bien mieux qu'elle se mettait sur ses gardes.

Joseph, quoique fort troublé, sentit d'abord ce désavantage où le mettait l'obligation de parler le premier ; au lieu de venir s'offrir à la bonne volonté de ses parents, il n'était plus qu'un solliciteur vulgaire qui vient mendier des bienfaits, et qui s'étend sur sa misère pour apitoyer ; tous ses sentiments de dignité se révoltèrent, mais il reprit, en faisant un nouvel effort :

— Vous savez dans quel état nous a laissés la mort de mon pauvre père, ma mère ne peut guère se suffire à elle-même. Moi-même, jusqu'à présent, je ne suis pas en état de l'aider beaucoup. Mes cousins ont eu la bonté de songer à moi, et leurs bonnes lettres nous ont fait concevoir l'espérance d'un meilleur avenir. Il me tarde qu'ils me disent à quoi je puis être utile, ce n'est pas du moins la bonne volonté qui me manquera. J'attends ce que nous aurons décidé à cet égard pour écrire à ma mère qui est impatiente de venir...

En ce moment la servante entra pour s'informer s'il fallait demander des œufs à la métayère, qui venait d'envoyer son petit garçon. Mme. Lagache voulut savoir si l'on avait recueilli les derniers choux et s'il restait du linge étendu, ce qui l'entraîna dans un assez long colloque avec la fille, qui dit ce qu'elle savait et s'en alla porter la réponse. A voir le calme et la liberté d'esprit de Mme. Lagache durant cette interruption, Joseph épouvanté soupçonna que tout était désespéré. Il garda le silence quand la fille eut disparu.

— C'est vrai, reprit Mme. Lagache, ils me laissent tout mon linge à la pluie. Aimes-tu les choux ? nous en aurons aujourd'hui. Il répondit à ces paroles sans savoir ce qu'il disait. Une seule pensée bourdonnait pour ainsi dire, dans sa tête et lui troublait la vue : — Tout est perdu !

Mme. Lagache reprit encore comme si de rien n'était : — Ah ça, eh bien ! tu me parlais de vos affaires ? Venez, conte-moi ça ?

Joseph reprit en s'humiliant davantage pour attendre :

— Ma mère est très-affaiblie, le travail lui devient de plus en plus pénible, et je ne saurais vous remercier de sa reconnaissance quand vous avez songé à nous écrire... et combien elle serait charmée de trouver en vous une sœur et une amie... Du reste elle ne veut point vous être à charge, ce n'est pas une femme à demeurer inutile dans une maison, et quant à moi, je tâcherai de lui venir en aide par mon travail, et selon ce que mes cousins me proposeront...

Il s'arrêta.

— Vois-tu, dit Mme. Lagache sur un ton tout en dehors de la conversation, ton père n'a jamais su ce qu'il faisait, il n'a toujours été qu'une mauvaise tête qui a tout sacrifié à ses caprices et à la gloriole. A la maison, il se mit à vivre mal avec mon père ; il n'a jamais voulu rien apprendre ; au lieu de profiter de nos connaissances dans le commerce, il part un beau matin sans dire mot à personne ; ce n'est pas ainsi que l'on se conduit. Il a essayé de vingt métiers qu'il a fallu quitter les uns après les autres, il parvient à un grade, il se fait casser, toujours par entêtement, et toujours dénonçant plus qu'il ne pouvait, à cause de la malheureuse manie de paraître plus qu'on n'est. C'est de lui que vous tenez ce défaut, ta mère et toi... Il t'a mis au collège ! pourquoi faire ? je n'en sais rien : c'est bon quand on a de la fortune. Au lieu de te donner un bon état... à cette heure tu ne serais plus à charge à personne. Regarde, quand nous avons commencé, nous n'avions presque rien ; eh bien ! à force de travail et d'économie, tout vient à bien. Nous faisons un petit bénéfice : on le mettait de côté, on ne s'agrandissait pas, et, petit à petit, on amasse. Ta mère à Paris n'a pas eu non plus se retourner et modérer son mari, et, quand on prend ce train l'un par ici, l'autre par là, on se ruine.

Chacun de ces mots s'enfonçait comme un trait dans le cœur de Joseph. Il les comptait, pour ainsi dire, dans son trouble, et des chaleurs lui montaient au front ; mais il trouva la force d'arrêter Mme. Lagache au nom de sa mère, avec une ombre de fermeté.

— Que voulez-vous, ma tante ? dit-il, le mal est fait, et ma mère...

Mme. Lagache l'interrompit.

— Ta mère s'est mise de travailler tant qu'elle a pu, je le sais, cela fait sou-éloge ; mais enfin c'est à présent femme âgée qui ne peut plus s'occuper de rien et qui a besoin plutôt qu'on la soigne. Que veux-tu que j'en fasse ici ? Quelle vienne passer six semaines dans la belle saison, à la bonne heure, elle me fera toujours plaisir ; mais, avec ma famille, je ne puis la prendre pour toujours à ma charge.

Joseph fut sur le point de s'écrier : — Eh ! madame, je ne viens pas demander l'aumône, puisque ma mère offre ses services et que je me propose de la soutenir avec mon travail.

— Et puis, quant à toi, continua Mme. Lagache, tant que celle pauvre...

femme a pu l'être utile par son travail, tu l'as gardée; maintenant qu'elle est vieille et ne peut rien gagner, tu cherches à t'en débarrasser! Que veux-tu que je te dise? Cela n'est pas non plus très-bien de ta part...

Joseph, confondu de l'injure, ne put trouver ni la force ni la présence d'esprit de répondre.

—Tout ce que tu viens de dire, reprit Mme. Lagache en époussetant son ablier, tout cela est bien malheureux. Chaque famille a ses désagréments, il t'y a partout des ennuis.

Elle continua par des lieux communs de morale sur la mauvaise conduite des parents Quesnel, et sur la sage direction de sa maison. Joseph indigné, revenant du coup peu à peu, changea le cours de la conversation, qu'il s'efforça de soutenir jusqu'à ce qu'une interruption lui permit de s'en aller.

Il sortit enfin tout étourdi et s'en alla dans le jardin, dans la cour, dans la rue, puis revint au jardin; il vit alors toute la profondeur de l'abîme où il s'était laissé entraîner. Le mal était si grand qu'il ne put d'abord se résoudre à le croire sans remède. Il éprouvait, l'un après l'autre, dans son esprit, les expédients qui s'offraient à lui, il se promit de parler à ses cousins; mais, se représentant toute l'étendue de l'affront, il désespérait; il voulait tout rompre et partir sans un mot de plus. Il s'assit derrière un bouquet de lilas sur la margelle d'un puits et fondit en larmes, se redressant par intervalles et serrant convulsivement la tringle de fer de la poulie comme s'il eût tenu un homme à la gorge.

Il entendit la petite Brigitte qui appelait:—Mon cousin, venez nous aider à gauler les amandes.

Elle s'arrêta tout à coup devant lui.

—Vous pleurez, mon cousin?

Son visage épanoui reprit un grand sérieux avant que Joseph eût le temps de se remettre. Elle garda un moment le silence.

—Qu'est-ce que vous avez?... Vous vous ennuyez... Venez vous amuser avec nous, nous allons gauler l'amandier. Elle lui prit les mains pour l'attirer.

—Tu crois donc que je pleurais? dit Joseph en souriant; ne vas pas le dire, ma petite Brigitte, tu serais capable de le faire croire.

Brigitte lui serra les mains, et, la regardant fixement d'un air plein d'intelligence et de compassion:—Je ne le dirai pas, mais vous pleuriez.

Il la suivit, et feignit de prendre part à ses jeux avec les enfants qui étaient-là.

Le lendemain, n'y pouvant plus tenir, il chercha des plumes, du papier, s'assura d'un coin où il pût être seul pour écrire à sa mère, et répandit sur le papier l'amertume que le débordait; il racontait avec une indignation longtemps contenue comment on l'avait traité, et, pour dernier trait, son entretien avec sa tante Lagache, qu'il n'appelait que *cette femme*. "Il n'y a plus d'espoir de ce côté, disait-il; ne comptons plus que sur nous, ma bonne mère, et sur Dieu qui ne nous abandonnera pas." Il s'interrompit vingt fois par la crainte de porter un trop rude coup à la pauvre femme, il relut sa lettre, changea quelques mots, adoucit la fin, laissa entrevoir quelques espérances, et la porta lui-même à la poste, car il avait lieu de craindre qu'il n'y eût pas toute sûreté, même pour une lettre, avec une femme comme Mme. Lagache. Il se sentit soulagé quand il l'eut vue glisser de ses propres mains dans la boîte.

La suite au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

Exploit douanier interrompu.—Ces jours derniers, une gentille goëlette anglaise se balançait sur ses ancres, en attendant, pour entrer dans le port de Saint-Malo, l'heure de la marée. Elle avait arboré sa flamme en signe d'appel, quand un garde-côte en surveillance l'aperçut. Il courut faire part à son supérieur immédiat de l'arrivée d'un navire étranger, et tous deux en compagnie d'un troisième se dirigèrent dans une embarcation, vers la goëlette: ils montent à bord, le capitaine s'enquiert aussitôt du motif de la vérité.

—Mais que faites-vous ici? dit un des gardes-côtes.

—Qu'attendez-vous? fit son voisin.

—Ma foi, messieurs, dit le capitaine d'une voix caverneuse, j'attends les médecins, car nous avons le peste à bord. A cette déclaration, vous eussiez vu les gardes-côtes se précipiter dans la chaloupe avec une vitesse incroyable, tandis que le facétieux capitaine riait *in petto* de la peur que sa fausse déclaration avait causée à ses visiteurs.

PENSION PRIVÉE.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer une BONNE ET EXCELLENTE PENSION PRIVÉE, devront s'adresser, rue St. George, No. 12, près la rue Craig, chez les Demoiselles AMHERST, qui feront tout leur possible pour contenter ceux qui les favoriseront de leur patronage.

Montréal, 12 avril, 1844.

A V I S.

ON demande à St. VALENTIN un MAITRE D'ÉCOLE marié. S'il savait les langues Française et Anglaise, il serait préféré. S'adresser à JOSEPH BISSONNET, écuyer, Commissaire d'École.

ON a besoin dans la paroisse du SAULT AU RÉCOLLET d'un MAITRE D'ÉCOLE capable d'enseigner le Français et l'Anglais, et muni de bonnes recommandations. On préférerait un homme avec sa femme s'ils étaient capables d'enseigner tous deux. S'adresser aux commissaires de la paroisse, ou à M. VINET curé du lieu. Les lettres franches de port.

LE JOURNAL D'AGRICULTURE CANADIEN.

LE SOUSSIGNÉ annonce respectueusement qu'il a commencé la publication d'un Journal mensuel, dans la langue française, qui sera exclusivement dévoué à la dissémination d'informations utiles pour les agriculteurs.

Les fermiers et autres qui ont un intérêt au bien du pays sont priés de lui donner leur support. Les ordres devront être adressés francs de port aux imprimeurs Lovell et Gibson, rue St. Nicolas, qui y donneront une prompt attention.

2 avril 1844.

WM. EVANS,
Editeur et Propriétaire.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

ET

L'HON. M. VIGER,

à vendre à la librairie du soussigné.

Prix, 30 Sous.

C. P. LEPROHON.

A LOUER.

UNE MAISON de pierre à trois étages faisant l'encoignure des rues St. Marie et Salaberry, avec jardin et dépendances, faubourg Québec.

AUSSÍ

UNE AUTRE MAISON en bois à deux étages faisant l'encoignure des rues St. Denis et Sherbrooke, Coteau-Barron, avec jardin et dépendances. Pour ces deux maisons s'adresser à l'ÉVÊCHÉ.

A VENDRE.

Au Bureau des Mélanges, et chez MM. les libraires de la ville, le CALENDRIER ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL pour l'année Bissextile 1844.

NOUVEL ÉTABLISSEMENT DE RELIEUR.

LES SOUSSIGNÉS informent très-respectueusement leurs amis et le public en général qu'ils viennent d'ouvrir UNE BOUTIQUE DE RELIEUR, dans la rue Ste. Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de MM. J. STARKE et Cie. et de LOUIS PERRAULT. Les ouvrages de toutes espèces appartenant à leur branche seront exécutés avec célérité et dans les derniers goûts aux prix les plus réduits.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

Montréal, 10 novembre 1843.

EN VENTE A CE BUREAU,
PETIT MANUEL

DE

L'ARCHICONFRÉRIE

Du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTREAL.

PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfants l'étude de la langue anglaise à l'usage des écoles du diocèse. 1ère. édition. Prix: 15 sols.

UNE FEUILLE contenant l'énoncé des obligations, des indulgences et des privilèges attachés à la CONFRÉRIE DU SCAPULAIRE, suivie du Billet d'Admission.

RÈGLEMENT DE LA CONGRÉGATION DES FILLES.

ÉTABLIE DANS PLUSIEURS PAROISSES DE CE DIOCÈSE.

RECUEIL DE LITANIES

A L'USAGE DES SŒURS DE CHARITÉ,

DES CARTES DE TEMPÉRANCE TOTALE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4s.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.